

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 22 (1925)
Heft: 3

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Pour tout ce qui concerne le Journal, la Bibliothèque et la Caisse de la Société, s'adresser à M. SCHUMACHER à Dailens (Vaud).

—— Compte de chèques et virements II. 1480. ——

Secrétariat :
Dr ROTSCHY,
Cartigny (Genève).

Présidence :
A. MAYOR, juge,
Novalles.

Assurances :
L. FORESTIER,
Founex.

Le *Bulletin* est mensuel ; l'abonnement se paie à l'avance et pour une année, par Fr. 6.—, à verser au compte de chèques II. 1480, pour les abonnés domiciliés en Suisse ; par Fr. 7.— pour les *Etrangers* (valeur suisse). Par l'intermédiaire des sections de la Société romande, on reçoit le *Bulletin* à prix réduit, avec, en plus, les avantages gratuits suivants : Assurances, Bibliothèque, Conférences, Renseignements, etc.

Pour les **annonces** s'adresser exclusivement à :

Monsieur Charles THIÉBAUD, Corcelles (Neuchâtel). Téléph. 79.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

N° 3.

MARS 1925

SOMMAIRE — Conseils aux débutants pour mars, par SCHUMACHER. — Exposition nationale d'agriculture à Berne. — Acariose et noséma. — Il faut de la variété, par F. JAKES. — Capacité de ponte de la reine (suite et fin), par W.-J. NOLAN. — Du sens de l'orientation chez l'abeille (suite et fin), par Maurice COUALLIER. — Impressions sur l'excursion au Saguenay (suite), par A. MAYOR. — La « Chypriote pure », par Paul DERVISHIAN. — Pour la loque, par Eugène MÉGROZ. — Le « Sobreiro », par Jos. DIETRICH. — Culture de l'asclépias, par L.-S. FUSAY. — L'hiver dans le centre du Valais, par E. CHABBEY. — Un outil de plus au rucher, par C. A. — Mon rucher, par C. GAUTIER. — Le rayon d'action d'un rucher de montagne, par Louis ROUSSY. — Lettre ouverte au Président de la Romande, par Ph.-J. BAHLENSPERG. — Réponses à la question N° 1. — Questions. — Nouvelles des sections. — Trucs et recettes. — Dons reçus. — Livres à prix réduit. — Bibliographie.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS POUR MARS

Je voudrais bien savoir le temps qu'il fera en mars, cela faciliterait bien la difficile fonction que le rédacteur doit remplir ici. Se figure-t-on son embarras à dire ce qu'il faudra faire, d'une façon précise, dans trois semaines d'ici, alors que le temps qu'il fera peut changer toutes choses et réduire à des sottises ce qu'il croyait être de bons conseils. Il voudrait indiquer aussi exactement que possible

les travaux à faire, pour ne pas rester dans des généralités inutiles, mais tout son beau château de cartes menace de s'écrouler suivant que le temps sera favorable ou non.

Ce que nous avons déjà dit, nous devons le répéter : il y aura déficit de pollen. Si donc vous en avez le loisir, allez secouer les chatons des noisetiers, vous recueillerez cette poussière d'or dans une boîte et, soit que vous la serviez telle quelle soit que vous la pétrissiez avec du miel ou de la pâte de sucre, vous entendrez vos abeilles vous dire gentiment : merci, merci. Heureux les apiculteurs qui ont planté des saules-marsault ou autres arbustes pollenifères, leur souci en est diminué.

Déficit aussi dans les provisions : Que votre première visite ait cet unique but : le contrôle très rapide des provisions. Il faut sauver, coûte que coûte les colonies qui ont subsisté jusqu'ici. Les pertes dans nombre de ruchers seront grandes, d'après les nouvelles que nous recevons et que leurs auteurs ne nous permettent pas d'insérer aux nouvelles des ruchers du présent numéro ; l'acariose ruine plusieurs de nos collègues et l'on n'est pas au bout des découvertes fâcheuses. Donc, faisons tout pour sauver le reste. En mars, si le temps n'a pas été particulièrement favorable, il est encore trop tôt pour donner du sirop, même très épais. Dans la première quinzaine en tout cas, donnez la préférence aux plaques de candi toutes préparées que l'on offre par les annonces de notre journal. Vous n'aurez pas besoin d'en donner beaucoup, puisque le moment est bien-tôt là où vous pourrez leur servir le stimulant en sirop.

Elles auront soif ou mieux il leur faudra de l'eau pour la confection de la « soupe » à servir au couvain. La plupart des ruches sont maintenant faites avec nourrisseur dans le matelas : versez donc un peu d'eau sucrée et parfumée dans le nourrisseur, et ensuite les ouvrières sauront venir sans autre attrait puiser l'eau, sans aller courir le risque de périr au bord de la fontaine ou du ruisseau par les coups de bise. Bien qu'ainsi la « cave soit au-dessus de la maison, cela ne troublera pas leurs sens à nos chastes buveuses, elles ne trébucheront pas en redescendant...

Par les belles journées de mars *enlevez* les toits de vos ruches : le soleil y fera son œuvre d'assèchement et de purification mais ne découvrez pas les nourrisseurs, sinon vous savez la suite. Si, en observant les trous de vol, vous remarquez qu'il y a du désordre, du trouble, ouvrez alors bravement la ruche : *elle doit être orpheline*. C'est inutile d'attendre plus longtemps, réunissez-la à la voisine, à moins que vous n'ayez un nucléus tout prêt à recevoir ces malheu-

reuses. Autrement, vous perdriez votre argent à vous procurer une reine qui ne pourra, malgré toute sa valeur et son activité, arriver à remonter la colonie à temps pour la récolte. La réunion peut se faire, comme on l'a souvent indiqué, soit en préparant suffisamment d'espace dans la ruche normale pour recevoir trois ou quatre cadres de l'orpheline, et en adoucissant les dispositions de toutes ces dames par du sirop ou du miel et des gestes onctueux et doux. Nous procédons d'une façon plus sommaire et plus rapide, lorsqu'il s'agit seulement de deux ruches voisines ; nous brossons les rayons de l'orpheline à une certaine distance, sans brusquerie, et les malheureuses vont se donner sans autre à la ruche voisine qui a été préparée à l'événement par une distribution de douceurs. En procédant vers le soir, ce procédé simplifié nous a toujours bien réussi.

Faites aussi une *revision de votre matériel* pour que tout soit prêt et propre au moment voulu. Nous ne saurions assez le répéter : vous serez plus vite et mieux servi par nos marchands et fabricants en faisant les commandes à temps que si vous prétendez être servi par retour du courrier quand chacun de nos collègues a la même prétention au même moment.

Le rédacteur a le sentiment mieux que personne de l'insuffisance de ces conseils mais il est prêt à la corriger, en répondant individuellement aux débutants embarrassés, selon la mesure de ses connaissances encore rudimentaires, malgré son expérience de plus de vingt-cinq ans.

N'oubliez pas qu'il y a dans chaque région un microscope à disposition pour les cas suspects et que l'on peut aussi s'adresser directement au Liebefeld (Dr Morgenthaler) pour des cas plus graves. N'oubliez pas non plus de préparer quelque chose pour l'exposition de Berne. L'ouvrage ne manque donc à personne dans ce mois de mars que nous souhaitons beau et fécond pour nos ruchers à tous.

Daillens, 18 février.

Schumacher.

EXPOSITION NATIONALE D'AGRICULTURE A BERNE DU 12 AU 27 SEPTEMBRE 1925

Le Comité, chargé par la Romande d'organiser l'exposition de Berne, fait appel à tous les apiculteurs et constructeurs et les prie de s'adresser à M. Charles Thiébaud, à Corcelles (Neuchâtel) qui donnera tous les renseignements.

Le Comité.

ACARIOSE ET NOSÉMA

Avec le réveil des abeilles nous recommandons à tous les apiculteurs de surveiller les ruches qui ne se comportent pas normalement. L'envoi d'une douzaine d'abeilles mortes de chaque colonie au détenteur du microscope de la contrée lui permettra de discerner les causes du déchet et de donner d'utiles conseils. Cet examen permettra d'établir une statistique du nombre de colonies malades ou péries et donnera des bases pour la création éventuelle d'une caisse d'assurance contre le noséma. Que tous les apiculteurs se disent qu'en procédant ainsi ils feront œuvre utile pour eux d'abord et pour leurs collègues.

Le Comité.

IL FAUT DE LA VARIÉTÉ

On dit qu'il faut de tout pour faire un monde. En effet, dans toute société, et même dans la Société romande d'apiculture, les individualités sont dissemblables, les originalités sont multiples, les tempéraments sont variés à l'infini et aussi divers en qualités et en défauts qu'en unités et quantités : Quelle différence ! entre le petit muet d'en là et le grand *remoille-mor* d'en ça ! entre celui qui s'approche de sa ruche avec un sourire et celui qui a peur de ses *sales bêtes* ; entre celui qui considère l'apiculture comme un art et une science et le trafiquant rapace et éhonté ; entre le calme opérateur et le nerveux tortionnaire. Oui, il faut de tout pour ne pas tomber dans la monotonie et la tristesse, et nous sommes obligés de constater que le Créateur a bien fait les choses et que toute chose dans la nature a sa place, sa nécessité, sa raison.

Mais nous sommes obligés de constater aussi que dans tout être humain en général et dans tout apiculteur en particulier il y a deux individus *voleurs de miel* : Quelque soit le tempérament, l'individualité, l'originalité, la variété, tous les deux vivent ensemble dans le même corps intimement ; l'un est capable de faire le bien, l'autre se délecte dans les combinaisons du mal ; tandis que l'un est bon, fraternel, généreux, dévoué et fidèle, l'autre s'abandonne à commettre toutes sortes de petites et de grandes lâchetés avec une ingéniosité consciente, il est presque toujours buté, faux, égoïste, masqué, rapace, bête et laid.

Eh bien, c'est avec le premier

que nous irons à Berne pour exposer .

et nous laisserons l'autre à la maison ou ailleurs. La Commission nommée par l'assemblée des délégués s'est organisée : M. Forestier s'est chargé de la question scientifique ; M. Piot du matériel (ruches, ruchettes, outillages, inventions, etc.) ; M. Vuadens s'occupera des ruches et ruchettes habitées, races d'abeilles, reines, etc. ; M. Thiébaud de la correspondance et renseignements ; M. Niquille et le sous-signé grouperont les miels et produits du miel, cire et produits de la cire.

Nous adressons dès aujourd'hui un appel chaleureux à cet individu de bonté qui existe dans tout apiculteur, à cette sensibilité spéciale conquise autour des ruches par ce commerce intime avec nos amies. Nous ne doutons pas que tous collaboreront dans quelque mesure. Nous savons bien qu'il y a dans toutes les sections des travailleurs infatigables et dévoués, des chercheurs ingénieux, toujours en quête de découvertes originales ; des spécialistes éveillés et enthousiastes qui savent modeler, mouler, construire, manipuler et faire toutes sortes de choses intéressantes.

Le champ est ouvert à toutes les idées nouvelles et originales et c'est dès aujourd'hui qu'il faut y penser activement. Vais-je me préparer à faire construire un capot ou des petites sections ? pourquoi pas... mais on ne sait pas si la récolte le permettra... « tant pis », je fais toujours venir le matériel ; il y en a un par les Verrières, M. Biéatrix qui a fait d'admirables cœurs de miel, si j'essayais de faire autre chose, une autre forme ? — pourquoi pas ; mais si j'essayais de faire bâtir dans une belle cloche de verre comme l'a si bien réussi M. Descorges à Cronay ? — il faut que je lui demande des renseignements.

Ah... j'y pense... j'ai le souvenir d'un certain dessin... je vais faire de l'art mauresque en désoperculant certaines parties d'un rayon operculé, et en l'écartant un peu de son voisin operculé également, mes abeilles feront le reste ; Jules qui est toujours autour d'un alambic aura bien encore quelques vieux flacons d'eau-de-vie de miel ; Louis qui a fait si souvent de l'hydromel délicieux doit avoir quelque réserve ; et puis tous ceux qui auront de la belle cire bien épurée, dans notre section, l'enverront à Charles-Ami qui devra mouler des formes spéciales, etc., etc.

Quoi qu'il en soit, nous voulons tous travailler pour notre grande ruche romande en lui apportant tous quelque chose selon nos possi-

bilités, nos moyens, notre temps, mais au fait, du temps, on s'en accorde toujours pour son plaisir.

L'essentiel c'est de montrer tout ce qu'on sait faire pour honorer notre grande ruche tout en la défendant contre le pillage, c'est là l'avis de cet individu sympathique qu'est tout apiculteur, quand il le veut.

F. Jaques.

P.-S. — Nous sommes à la disposition de tous les apiculteurs qui désirent des renseignements techniques sur le travail de la cire et les constructions spéciales en ce qui concerne les miels en rayons.

Tous les apiculteurs qui feront don d'un kilo de miel auront le droit de faire figurer leur nom et leur adresse sur le bocal exposé. Les autres envois porteront le nom de la section.

Les présidents des sections ont reçu la circulaire n° 1 les invitant à seconder activement la commission et, cas échéant, à se faire représenter par un ou plusieurs apiculteurs dévoués qui voudront bien examiner toutes les possibilités dans leur région, stimuler les indécis, recueillir les beaux miels types et tous les matériaux intéressant l'exposition. Ces correspondants se mettront en relation directe avec M. Ch. Thiébaud, à Corcelles (Neuchâtel).

Ne perdons pas de temps et mettons-nous à la tâche dès aujourd'hui.

F. Jaques.

CAPACITÉ DE PONTE DE LA REINE

par W.-J. Nolan,

apiculteur adjoint du service d'entomologie, département
de l'agriculture, Etats-Unis.

(SUITE ET FIN)

Le problème abordé par le service d'entomologie.

Les tentatives de faire la lumière sur ce sujet ayant été si rares avant 1920, le Laboratoire apicole, cette année-là, se mit à la tâche. A cette fin 5 colonies servirent en 1920, 16 en 1921, 32 en 1922, 8 en 1923 et une en 1924. En 1920 le compte de toutes les cellules, operculées ou non, fut fait chaque semaine par L.-R. Watson, alors apiculteur adjoint. En 1921, quand l'auteur assumait la tâche, on eut recours à la photographie. On prit la photo hebdomadaire de chaque cadre contenant du couvain operculé. Il est alors facile de faire le compte d'après le négatif ainsi obtenu. Ce couvain operculé se détachant avec une plus grande clarté sur le négatif. Grâce à ce compte,

la moyenne maximum de ponte quotidienne pour toute période de 12 jours a été calculée pour toutes les colonies employées, 12 jours étant la période moyenne durant laquelle le couvain d'ouvrières reste operculé. Chaque colonie fut tenue dans l'état offrant le moindre risque de diminution de ponte.

La moyenne de ponte quotidienne que l'auteur ait trouvée pour une période de 12 jours est de 1808 œufs, performance, en 1923, d'une reine fécondée en 1922. Vingt-six jours durant, dans cette même période, la reine maintint une moyenne quotidienne de pas moins de 1604 œufs. En 1922 la plus forte moyenne quotidienne pour une période de 12 jours fut de 1587 œufs. La reine qui les pondit datait de la fin de l'été 1920. En 1921 la plus forte moyenne pour une même période fut de 1513, suivie d'une autre de 1488. Dans l'un et l'autre cas les reines dataient de l'été précédent. Des 14 autres colonies employées en 1921 la moyenne, pour les 5 colonies suivantes, tomba de 1400 à 1250, pour les 6 autres de 1250 à 1000, et, pour les 3 restantes, en bas de 1000. Il est intéressant de noter que les reines, dans les 3 dernières colonies, dataient de 1919, tandis que les autres étaient de 1920.

La plus forte moyenne pour toute une période de 21 jours, ainsi qu'il appert de comptes faits par Watson en 1920, est de 1528. Les moyennes quotidiennes les plus fortes pour la même période dans les 4 autres colonies employées cette année-là sont de 1468, 1223, 1201 et 1008 respectivement. Les reines dataient de l'année précédente. Les recherches faites au Laboratoire apicole depuis 1920 n'ont pas révélé un seul cas où le taux de ponte quotidienne approchât un tant soit peu du taux quotidien de 3021 constaté dans les expériences de von Berlepsch.

En 1923 un Américain entré plus tard dans la carrière des recherches relatives à la ponte des reines, J.-H. Merrill, du Kansas, publia quelques données sur la ponte dans six colonies. Il basa ses conclusions sur trois observations différentes, faites en 1922, pour déterminer la quantité de couvain dans chaque colonie. Ces observations furent faites aux dates du 15 juin, 15 juillet et 27 septembre, les trois semaines antérieures au 15 juin ne faisant que précéder la miellée dans cette localité. En déterminant par trois fois la quantité de couvain dans chaque colonie Merrill trouva que la plus forte moyenne de ponte quotidienne, dans les six, oscillait entre 857 et 1321 pour une période quelconque de 21 jours. Ses conclusions s'accordent donc avec celles des autres chercheurs depuis Baldensperger.

On admet sans doute que les moyennes des périodes de 21 jours

constatées par Baldensperger, Dufour, Brunnich, Watson, Merrill, ou des périodes de 12 jours signalées par l'auteur peuvent avoir été excédées souvent à certains jours particuliers de cette période moyenne. Les données fournies par ces chercheurs toutefois, n'en établissent pas moins d'une façon éclatante qu'une fois atteint le taux maximum de ponte dans une période quelque peu longue de la saison, ce taux tend à décliner avec une gradation plus ou moins marquée jusqu'à ce que, finalement, toute production de couvain cesse pour la saison.

Par contre, cette production va en augmentant depuis le jour où elle commence, au printemps, jusqu'à ce que le maximum de ponte ait été atteint dans le courant de la saison. Dans les pays à miellée hâtive le taux d'accroissement jusqu'au maximum est souvent remarquable. Il résulte de tous ces faits que la performance d'une reine durant certain jour est de peu d'utilité pour la compréhension de l'activité qui préside à la ponte durant l'année parce que cette performance d'un jour ne laisse rien deviner des fluctuations journalières de la ponte, ou des variations naturelles qu'elle subit selon les saisons. Donc, pour répéter ce qui a déjà été dit autrement, on n'aura une idée du taux de production du couvain par saison qu'en faisant des observations toute l'année.

Un sommaire historique de l'opinion des apiculteurs sur la capacités de ponte des reines nous montre donc qu'au commencement du XVIII^{me} siècle on croyait communément à une capacité de 200 œufs par jour en moyenne. De nouvelles observations, et probablement la construction de meilleures ruches, firent mieux apprécier et même surestimer les aptitudes de la reine. Quoi qu'il en soit, vers la fin du siècle, la construction des ruches, les articles dans les feuilles apicoles et l'activité des apiculteurs prirent souvent pour base une capacité de ponte quotidienne de 5000 œufs, sans que personne eût jamais vérifié si pareil taux s'était maintenu une semaine, et à plus forte raison toute une saison. Il ne faut pas oublier que cette opinion fut bienfaisante en ce sens qu'elle fit donner plus de place aux colonies, pourvues ainsi de plus de cellules où emmagasiner des provisions pour les cas de besoin, surtout en hiver et au printemps.

Baldensperger, en publiant ses données sur la ponte par saison, inaugura une ère plus active et plus scientifique, ses observations portant sur toute une saison au lieu de consister en un simple calcul basé sur quelque taux exceptionnel. L'adoption de méthodes perfectionnées dans l'expérimentation n'a pas encore permis aux chercheurs de ces derniers temps de constater des rendements aussi considé-

rables que le taux quotidien maximum fixé par Baldensperger. L'accumulation des données scientifiques a amené les apiculteurs à considérer comme probablement juste l'opinion exprimée par von Berlepsch, il y a plus d'un demi-siècle, qu'un taux de ponte quotidien de 3021 maintenu un certain temps est plutôt rare. Cette dernière tendance s'est manifestée d'une façon frappante dans l'opinion exprimée en 1924 par Demuth, lequel prétend qu'un taux de ponte quotidien de 3333 ne se maintiendra 21 jours, si jamais il le fait, que par pur hasard. Les données scientifiques recueillies jusqu'à présent feraient plutôt croire qu'un taux quotidien de 2000, maintenu pour quelque durée, peut être considéré comme la performance d'une reine hors de pair. Quoi qu'il en soit, le taux moyen de ponte par jour pour toute une saison, dans des conditions normales, est de beaucoup inférieur au taux maximum d'une journée dans cette saison.

Washington, D. C.

DU SENS DE L'ORIENTATION CHEZ L'ABEILLE

(SUITE ET FIN)

Instruments sensibles, nos sens ne le sont pourtant que dans certaines limites. Les découvertes modernes, comme celle des rayons X et celle des ondes hertziennes de la T. S. F. prouvent qu'il existe autour de nous des formes du mouvement pour lesquelles nous n'avons point de sens récepteurs. De plus la psychologie expérimentale nous apprend par exemple que notre oreille est faite pour enregistrer les seules vibrations de l'air comprises entre 16 et 40,000 environ à la seconde. Il n'est pas douteux pourtant qu'il existe des mouvements vibratoires soit inférieurs à 16 vibrations, soit supérieurs à 40,000. Qui nous dit que l'oreille de l'abeille en somme assez différente de la nôtre n'est pas capable de percevoir ces mouvements perdus pour nous ? Il en est de même pour l'œil. Notre rétine n'est impressionnée que par les rayons qui vont du rouge au violet. La physique moderne connaît cependant et étudie les rayons infra-rouges, et les rayons ultra-violets. Il est bien probable qu'il existe d'autres rayons qui ne nous sont pas encore connus ; la nature économe ayant jugé qu'ils nous étaient inutiles. Et les yeux multiples de l'abeille, si différents des nôtres, sont peut-être capables de percevoir ces rayons inconnus. Il en résulterait, et c'est une chose assez probable que la perception du monde extérieur chez l'abeille est fort différente de celle qui nous est familière. N'a-t-elle pas besoin pour accomplir des travaux aussi délicats et aussi méticuleux que ceux de

la ruche de l'obscurité la plus complète ou du moins de ce qui est pour nous l'obscurité ?

Quant à l'hypothèse de M. Norbert Seurette elle est ingénieuse. Les abeilles reconnaîtraient l'emplacement de leur trou de vol grâce au magnétisme terrestre. Et en effet les physiciens pour expliquer ce phénomène ont émis l'hypothèse de lignes de forces parallèles ou méridiens magnétiques allant converger au pôle, ou du moins au pôle magnétique, dont on le sait la position n'est pas fixe et varie périodiquement.

On ne peut à priori ni confirmer ni réfuter l'hypothèse de M. Seurette. Il est donc prudent d'attendre que des observations ou des expériences nouvelles aient été réalisées sur ce point.

En attendant, on peut objecter que les lignes du champ magnétique, si elles existent réellement, étant assez rigoureusement parallèles, peuvent difficilement à elles seules servir à déterminer un point précis de l'espace. Car étant en nombre infini dans un espace très petit elles semblent indiscernables du moins pour nous. Ajoutons qu'il serait nécessaire de doter l'abeille et tous les animaux capables de s'orienter comme elle d'un sens spécial dont la fonction serait analogue à celle de la boussole.

D'autre part une expérience du grand entomologiste Fabre montre qu'il n'est pas nécessaire pour l'insecte que le point où il doit se rendre soit déterminé par le passage d'un méridien magnétique. Il avait capturé une femelle de Sphinx Atropos, papillon bien connu des apiculteurs, et l'avait enfermée dans une petite cage au milieu d'une chambre dont la fenêtre était ouverte. Quelque temps après un certain nombre de mâles rôdaient autour de la cage, Fabre les prit et les marqua. Chacun d'eux fut enfermé dans une petite boîte et confié à un cycliste chargé de les lâcher à quelques kilomètres de la maison, et cela dans toutes les directions de la Rose des vents. Peu de temps après leur mise en liberté les mâles étaient revenus à peu près au complet. Ce ne pouvait être l'odorat qui les guidait puisque le vent n'eut porté les émanations de la femelle que dans une direction. D'autre part, il est peu probable que les mâles aient pu noter le méridien magnétique passant par la cage où la femelle était enfermée.

Que sais-je ? eut dit Montaigne et pour le moment il est plus prudent de l'imiter. Ce qui n'est pas d'ailleurs une raison pour que les curieux et les chercheurs comme M. Seurette se découragent, le Poète n'a-t-il pas dit : « Dieu bénit l'homme non pour avoir trouvé mais pour avoir cherché ? »

Maurice Couallier.

IMPRESSIONS SUR L'EXCURSION AU SAGUENAY

(SUITE)

Facilité par la Compagnie du Canadian Pacific, j'en profite pour pousser une pointe jusqu'à Winnipeg, dans l'ouest afin de me rendre compte de la valeur des terrains offerts, et qui attirent pas mal de colons suisses. Le voyage de Montréal à Winnipeg est long de 45 à 55 heures de chemin de fer, sans autre arrêt que les 10 minutes réglementaires pour déjeuner, luncher ou dîner. Le trajet se fait sans changer de voiture. Celles-ci sont très confortables. Après avoir fait un crochet par Toronto, pour de là, aller voir les chutes du Niagara, nous quittons cette première ville le soir pour arriver à la pointe du jour à Sudbury, point de jonction des lignes de Montréal et Toronto. On est déjà dans la forêt vierge depuis quelques heures, lorsqu'on arrive à Sudbury. Sitôt cette station passée, la forêt recommence et se continue sans autre interruption que les prairies qui accompagnent les quelques stations, jusqu'au moment où on arrive dans la province de Manitoba.

Cette immense forêt constitue un plateau mamelonné dont les plus hautes crêtes atteignent 12 à 15 cents pieds anglais au-dessus de la mer.

Les parties basses constituent ou des marais ou des lacs ; les mamelons sont souvent du rocher rouge, sur lequel pousse quelques conifères ou arbustes rabougris.

Des immenses lacs bifurquent entre les collines, parfois on ne fait que les entrevoir, puis on les côtoie durant plusieurs milles, pour les quitter tout à fait et les reprendre à nouveau. D'autres fois, ces lacs sont minuscules et disparaissent sans qu'on ait bien le temps de les voir. Partout des vols de canards ou autres emplumés qui s'enfuient au passage du train.

Puis c'est une rivière sur laquelle d'énormes quantités de bois sont préparés pour le flottage. Par-ci, par-là quelques huttes de bûcheron.

Le même paysage se renouvelle pendant de longues journées ; de temps en temps une station plus ou moins importante en coupe la monotonie, mais l'espace à parcourir est tellement vaste que, les villes ou villages avec les espaces cultivés qui les entourent, ne font que de petites taches dans cet immense désert de forêts.

Le train déambule en zigzaguant entre ces énormes taupinières couvertes d'une forêt souvent impénétrable. Parfois il ralentit jus-

qu'à presque s'arrêter ; on entend quelques paroles criées en porte-voix, et on peut voir un bonhomme s'en aller souriant, avec le sac du courrier qu'il est venu chercher. D'habitations pas trace, le petit village est plus loin, parfois même très loin. Le train s'enfonce à nouveau dans la forêt solitaire dont des milliers d'hectares sont détruits chaque année par le feu, surtout dans les parties bordant les voies ferrées.

Spectacle pénible à voir, que ces immenses surfaces de belles forêts d'essence diverses, dont il ne reste que des arbres nus, blancs, complètement dépouillés par le feu, allongeant leurs longs fûts minces vers le ciel en attendant que le temps les jette à terre où ils pourriront.

Plus loin, le temps a fait son œuvre, les arbres sont tombés et jonchent le sol, mais déjà la nouvelle forêt est là qui s'annonce par une jeunesse vigoureuse drue comme le chanvre. De n'importe quelle partie haute où l'on se trouve, aussi loin que la vue peut s'étendre, c'est la forêt sans limites, et toujours la forêt. Des villes comme Port-Williams ou Port-Arthur et Ramsay sont perdues dans cette immensité.

Lorsqu'on entre dans le Manitoba, le pays change ; insensiblement la forêt s'aplanit, puis s'efface pour faire place aux vastes plaines en cultures.

Les lots de terre sont toujours disposés à l'américaine, parfois très grands, comprenant une ou plusieurs sections de 360 acres, d'autres fois minuscules et sur lesquelles on devine une famille qui lutte.

C'est le moment de la moisson et les batteuses donnent leur plein travail, parfois près des fermes ou installées en pleine campagne. Au fur et à mesure, les chars amènent les javelles de blé qui attendaient en moyettes. Les avoines, en partie fauchées attendent leur tour. La récolte est bien inégale et varie suivant l'état de la terre ou de la valeur du colon lui-même.

Parfois un lot de moyettes de belle taille, serrées sur le champ, celui-ci propre, débarrassé des pierres et des troncs, voisinant un autre morceau également propre et préparé, indique un vrai cultivateur aimant sa terre. Mais le plus souvent les moyettes sont clairsemées. Le cultivateur canadien aime les grandes surfaces, pratique la culture extensive, sans se soucier que ces immenses morceaux ensemençés sans beaucoup de soins, lui rapporte moins proportionnellement et lui coûte davantage de travail qu'un petit terrain bien cultivé.

Il n'a pas la prudence de l'Européen et met volontiers tous ses œufs dans le même panier, quitte à se décourager si l'année n'a pas

été propice et que ses céréales aient manqué. Il ne divise pas ses cultures et ne cherche pas davantage à améliorer judicieusement son sol. Au cours de cette longue randonnée, nous n'avons pas vu une seule réclame en faveur des engrais chimiques qui sont inconnus.

Comme tout à l'heure pour la forêt, c'est à perte de vue maintenant que l'on voit les céréales, blé, avoine, quelque peu d'orge. Le climat rude de cette région ne permet pas la culture des arbres fruitiers ; les quelques petits carrés de pommes de terre que nous avons vu, ont déjà souffert des premières gelées.

(*A suivre.*)

A. Mayor.

LA „CHYPRIOTE PURE “

Lorsque l'île de Chypre devint en 1878 une possession britannique, M. D.-A. Jones, du Canada, et M. Frank Benton, des Etats-Unis, visitèrent cette île à la recherche d'« abeilles chypriotes ». Ces messieurs avaient probablement tiré des renseignements de l'histoire ancienne concernant la réputation des abeilles de Chypre dont Virgile dit : « Le miel des excellentes abeilles de la chaîne de l'Olympe des montagnes de Chypre nourrissait les dieux de l'antiquité. »

Nous savons que M. D.-A. Jones emporta avec lui au Canada un grand nombre de reines chypriotes avec des nucléi, alors que M. Frank Benton resta en Europe visitant Chypre plusieurs années de suite, chaque été, dans le but d'élever et d'exporter des reines en Europe et en Amérique. M. Fr. Benton continua ses visites annuelles pendant sept ans consécutifs jusqu'en 1885, après quoi il s'établit à Munich où il obtint des reines par mon père, M. Dervishian, à qui il avait appris à faire des colis pouvant être exportés en toute sécurité par la poste aux lettres. Je dois mes connaissances apicoles à M. Fr. Benton qui fut le premier à enseigner l'apiculture moderne à Chypre et ce qu'il avait enseigné passa de père en fils, de M. G. Dervishian, qui s'est retiré, à M. Paul Dervishian. Depuis lors l'apiculture moderne ne s'est pas répandue dans cette île.

Les indigènes soignent leurs ruches et récoltent leur miel presque de la même façon que les Egyptiens, à cette exception près qu'ils ne transportent pas leurs ruches de place en place. Leurs abeilles sont logées dans des cylindres de terre cuite et la récolte se fait une fois par année, récolte au cours de laquelle les indigènes dépouillent les abeilles de presque toutes leurs provisions. La nature a doué cette

île d'une telle race d'abeilles qu'elles résistent à toutes les vicissitudes inhérentes à ces méthodes primitives.

Je regrette de constater qu'alors tant d'apiculteurs connaissent la valeur des abeilles chypriotes pour la production du miel, il y en a comparativement si peu qui prennent la peine de les essayer et de juger par eux-mêmes des qualités de cette race. Et ceux qui ont déjà reçu des reines chypriotes de provenance directe ne les utilisent guère que dans le but d'en élever des reines similaires. En procédant ainsi je constate que les reines vierges chypriotes obtenues sont fécondées par des bourdons noirs ou italiens ou leurs hybrides et que les abeilles issues de ces accouplements sont des hybrides ayant les mêmes qualités prolifiques et la même supériorité pour la production du miel, mais pas la même douceur que les Chypriotes pures. Les hybrides de pure race italienne et de pure race chypriote, combinaison de deux races ayant les mêmes bonnes qualités, sont tout aussi bonnes que d'autres ; malheureusement les Chypriotes sont déformées du fait que les apiculteurs obtiennent de soi-disantes Chypriotes ou Italo-chypriotes qui sont des hybrides de la race noire et ainsi se font une idée défectueuse de la race chypriote qui a des qualités toutes différentes à l'état pur. Aussi, chers lecteurs, n'essayez jamais les Chypriotes lorsqu'il y a un doute que ce sont des hybrides et ne croyez pas que vous obtiendrez une souche pure autrement qu'en l'important directement de Chypre.

Les connaisseurs savent que la plupart des abeilles hybrides sont difficiles à manier, mais ils savent également que, lorsqu'elles sont de pure race, non seulement les Chypriotes sont douces à manier mais qu'elles sont également inappréciables pour la production du miel, but que poursuivent presque tous les apiculteurs. C'est ce que dit S. Simmins dans son ouvrage *L'apiculture moderne à la ferme* au chapitre « Chypriotes » où il écrit : « Bien que peu profitables pour le miel en rayons, elles sont très actives comme butineuses et extrêmement dociles, de plus leur grande beauté est indéniable. »

M. Fr. Benton, dans son ouvrage intitulé *Manuel d'apiculture*, publié par le Département de l'agriculture des Etats-Unis, dit : « Les abeilles de la race native de l'île de Chypre ont produit la plus grande récolte de miel pour une colonie dans ce pays (Amérique), soit 1000 (mille) livres en une saison. Quiconque en a fait un essai loyal avoue leur admirable capacité dans la récolte du nectar et le courage persévérant avec lequel elles travaillent même quand les fleurs ne secrètent que parcimonieusement le nectar. Elles hivernent

bien et défendent plus qu'aucune autre race connue leurs ruches contre les pillardes et d'autres ennemis.

En emmagasinant le miel, les Chypriotes remplissent complètement les cellules avant de les operculer et l'opercule repose directement sur le miel ce qui lui donne une apparence demi-transparente ou aqueuse qui n'est guère désirable. Elles sont très sensibles ce qui les met facilement en colère si elles sont maniées avec brusquerie et une fois bien excitées elles font un usage très énergique de leur aiguillon. Ces défauts ont causé une mise à l'écart générale des Chypriotes, surtout de la part des producteurs de miel en rayons. Même les producteurs de miel extrait ne semblent pas avoir appris à manier aisément les Chypriotes et sans beaucoup de fumée, de même qu'ils n'ont pas appris combien plus facilement ils pouvaient extraire les rayons de Chypriotes par rapport aux Italiennes. Ils semblent également attacher peu d'importance au fait que les Chypriotes, contrairement aux Italiennes, aux Allemandes ou aux abeilles communes, n'attaquent pas volontiers lorsqu'elles ne sont pas dérangées ; en effet on peut passer et repasser devant leurs ruches complètement immolesté même dans des circonstances qui provoqueraient une protestation vigoureuse et très désagréable de la part des races susmentionnées. Il est regrettable qu'il y ait eu une aversion aussi répandue envers une race qui a des qualités si importantes et si bien établies. Il serait plus facile de réduire, par la sélection dans l'élevage, les défauts de cette race que de donner à quelle autre race cultivée que ce soit la même valeur dans les points désirables. »

(A suivre)

Paul Dervishian, Nicosia, Chypre.

POUR LA LOQUE

En parcourant le *Bulletin* de janvier 1925, je vois à la page 11 que M. Louis Fusay nous donne de très intéressants renseignements à ce sujet ; je l'en remercie. En terminant son article, il touche un point capital encore aujourd'hui : la loque.

Les conclusions et renseignements que M. Fusay nous donne, rouvrent le chapitre des discussions qui semblait sur le point de se clore, tant on avait l'air certain du vieux, très vieux remède : le feu.

Il est très regrettable que M. Fusay n'ait pas eu l'occasion d'essayer son traitement, nous aurions pu nous rendre compte de son efficacité. Si nous pouvions décharger les caisses d'assurances au

sujet de cette terrible loque, il nous serait plus aisé de venir à bout des autres maladies. De partout cette question de loque revient au jour ; dans le *Bulletin*, décembre 1924, page 327, *Désinfection de rayons loqueux*, il nous est donné la formule de désinfection des dits rayons. Le journal *l'Apicoltora italiana* pense qu'on pourrait, par économie, remplacer l'alcool par de l'eau.

Dans le *Bulletin*, août 1924, page 228, *Désinfection de rayons loqueux*, il est rappelé aux apiculteurs qu'il existe en Suisse une loi sur les épizooties et que le mieux est encore de s'y conformer.

Toujours, la part du feu !

Abonné au journal le *Chasseur Français*, dans le numéro de décembre 1924, page 754, je lis le traitement de la loque américaine. D'après ce journal, c'est à M. Quinby que revient le mérite d'avoir trouvé le mode de traitement le plus généralement suivi jusqu'à ce jour pour la guérison de la loque américaine¹.

L'article étant trop long à reproduire, je me bornerai à vous dire qu'il se rapporte, à peu près, à la méthode connue du jeûne et du transvasement.

M. Jones, professeur d'agriculture, de l'Ontario, aurait trouvé qu'une solution à 20 % de formaline et d'eau donne les mêmes résultats que la solution à l'alcool formolisé d'Hutzelman. Pour conserver les *rayons* infectés, voici la manière de s'y prendre.

Pour les rayons : les désoperculer, les passer à l'extracteur, les plonger dans le bain pendant 48 heures, les repasser à l'extracteur, pour récupérer le liquide qui se conserve, les plonger dans l'eau pure, et les remettre une troisième fois à l'extracteur pour les essorer, il ne subsiste alors aucune odeur.

Il serait intéressant de savoir ce qu'en pensent mes collègues apiculteurs. Quant à moi, je remercie M. Fusay qui nous donne une leçon expérimentée aux résultats qui me paraissent concluants.

Eugène Mégroz.

¹ (Réd.) — Il s'agit de ne pas confondre la loque américaine avec la loque européenne. Nous applaudissons à la proposition de M. Magnenat, dans ses « Echos de partout ». Il faut de la clarté et jusqu'ici, cette clarté n'est pas chez tous les apiculteurs. — *Prière de relire la brochure verte de M. Forestier.*

« LE SOBREIRO »

Le *Bulletin* de février contient un article intéressant sur « l'Apiculture au Portugal ». En terminant cet article, vous demandez ce qu'est cet arbre appelé en portugais « sobreiro ». Je me fais un plaisir de vous dire en quelques lignes ce qui suit :

« Sobreiro (*Quercus suber.*). Arbre de la famille des amentacées. Français : chêne-liège ; allemand ; Korkbaum, Korkeiche ; espagnol : alcornoque ; italien : sughero ; portugais : sobreiro, cortiça ; catalan : alsina surera.

» C'est un arbre de moyenne hauteur, qui se trouve en Italie, en Algérie, en Corse et principalement en Espagne et en Portugal. Cet arbre ressemble beaucoup au chêne. Sa racine est grosse, longue et dure. Il a un tronc assez grand qui jette beaucoup de rameaux. L'écorce est très épaisse, fort légère, spongieuse et sert à fabriquer des bouchons, des semelles, du linoléum, etc. Les feuilles du liège ressemblent également à celles du chêne ; elles sont plus grandes, plus molles, vertes en dessus et blanchâtres en dessous ; ses chatons et ses glands sont semblables à ceux du chêne.

» Columella, célèbre agronome et écrivain romain du I^{er} siècle de notre ère, recommandait déjà l'écorce du chêne-liège pour la fabrication des ruches. »

Jos. Dietrich, biblioth., Fribourg.

CULTURE DE L'ASCLÉPIAS

Par suite d'une recrudescence de journaux, la fabrication du papier est aux abois vu le manque de matière première, et cette situation tend plutôt à s'aggraver. L'auteur de cet article en conclut que le moment est venu d'intensifier la culture de l'asclépias, quand ce ne serait que pour la production au point de vue du papier. Cette plante possède toutes les qualités désirables pour cette fabrication, elle est très rustique et une fois la culture établie ne coûte plus aucun travail ; elle est perpétuelle et produit une paille textile de 1 m. 50 à 1 m. 70 de hauteur, ses racines sont traçantes et plantées à 50 centimètres en tous sens, après un an ou deux tous les intervalles sont remplis. La paille seule, vendue aux fabriques de papier, rapportera autant, si ce n'est plus, que tout autre culture.

Pour l'apiculteur son produit est quintuplé, aucune plante ne possède les qualités mellifères à un pareil degré, on peut voir sur un arbre pendant au moins trois semaines, butinant du matin au soir, la valeur

d'un gros essaim. La plante fleurit en juillet et la fleur a un parfum exquis, la graine est produite dans une coque contenant un duvet très fin pouvant être utilisé.

L'auteur en peut parler en connaissance de cause, ayant cultivé cette plante depuis plus de 40 ans avec le seul regret de n'avoir pas eu le terrain nécessaire pour en faire une grande culture. Les apiculteurs qui en voudront faire l'essai n'auront pas à le regretter. Semer en mars ou avril en pépinière et repiquer en place au printemps de l'année suivante. La première année ne donne pas de fleurs, pour en avoir il faut planter des racines. Pour de plus amples renseignements, s'adresser à l'auteur à Satigny.

Louis-S. Fusay.

L'HIVER DANS LE CENTRE DU VALAIS

Hiver 1924/1925 on se rappellera et on parlera longtemps de toi. Pensez donc, ne pas voir de neige pendant tout le mois de novembre, décembre et de janvier dans un pays comme le nôtre, ça ne se voit pas toutes les décades. Et avec cette absence de neige (il en est tombé 2 à 3 cm. qui a fondu le même jour jusqu'à 1500 mètres), des journées superbes, un ciel clair et bleu et un soleil qui chauffe si bien que nos petites bestioles, croyant que c'est vraiment le printemps, sortent tous les jours. Leur illusion est pardonnable parce que les petites primevères ont fleuri continuellement pendant les mois de novembre à février ; j'ai trouvé dimanche dernier (1er février), une fleur de pissenlit en plein épanouissement, les chatons des noisetiers sont en fleurs en bien des endroits, ceux des saules-marsaults sont gonflés de sève et prêts à s'ouvrir. Toutefois les nuits sont toujours froides (-6° à -9°) ce qui arrête la végétation que ces belles journées ne manqueraient pas de mettre en marche. Beau temps, oui, pour l'agriculteur qui a pu travailler tous les jours dehors, mais que sera-t-il pour nos petites amies ? Combien y aura-t-il ce printemps de colonies qui ne répondront pas à l'appel ? Déjà au commencement de septembre, j'ai trouvé six ruches, qui n'ayant pas été nourries en août, n'avaient plus le moindre couvain. Un sac de sucre, acheté en vue de parer au déficit de la vendange, a dû changer de destination et fut... interverti en quelques jours, mais avec ces sorties journalières régulières, qu'en restera-t-il ? Pourront-elles arriver au mois d'avril, époque où on pourra les ravitailler sans inconvénient ?

Comme il a raison notre rédacteur, lorsqu'il nous répète sans cesse : nourrissez, donnez de fortes provisions en août et septembre, vous pourrez alors vous reposer tranquille et vous n'aurez pas de soucis de ce côté en hiver, quelque soit le temps qu'il fasse. Oui, il a mille fois raison, mais il y aura toujours quelques retardataires qui se laissent prendre et maintenant ceux-là feront comme moi leur *mea culpa*.

En attendant les belles journées succèdent aux belles journées, le ciel est pur, le soleil chauffe de plus en plus et nos ouvrières sortent tous les jours...

Ayent, le 4 février 1925.

E. Chabbey.

UN OUTIL DE PLUS AU RUCHER

Eh bien ! mes chers amis apiculteurs, avez-vous déjà vu comme moi les larves de couvain à l'entrée de vos ruches le 31 janvier ?

Il n'y aurait rien d'extraordinaire à cela, mais ce qui me dépasse... c'est au seuil d'une ruche *orpheline* que j'ai recueilli ce couvain...

Je vais vous raconter en peu de mots et beaucoup de lignes comment la chose s'est passée :

Il me restait, l'automne dernier après l'Exposition de Neuchâtel, une ruche D. type à transvaser dans une D.-B. ; les cadres avaient été coupés pendant l'été et reposaient sur une latte dans la vieille ruche, c'est vous dire que ce transvasage était un jeu. *Mais...* voilà qu'après l'opération terminée, les abeilles vont, viennent, une quantité fort respectable va se poser contre une poutre du rucher, je les chasse avec l'enfumoir et espère les voir rentrer toutes dans leur palais neuf...

Le lendemain, en faisant la visite matinale à mes petites amies, je vois une certaine quantité d'abeilles amassées près d'une autre ruche devant laquelle il y avait passablement d'abeilles mortes ; doucement j'écarte la masse et que vois-je ! une belle reine vive et alerte... c'est-à-dire ma reine de la ruche transvasée...

Ne la touche pas avec les doigts ! me dis-je, dans mon émoi, je présente un bout de bois à sa majesté, l'invitant ainsi à monter sur cette auto d'un nouveau genre, docilement elle m'obéit... et moi de courir avec elle vers son nouveau domicile.

Mais... oh malheur ! (a-t-elle eu peur de ma vélocité ?) la voilà qui s'envole harmonieusement et se pose sous sa ruche par terre. Cette fois c'est à plat ventre que j'y présente l'auto... nouveau chargement..., ça y est... je veux me lever, mais au même instant elle s'envole de

nouveau et mon regard la suit jusque dans un fouillis de hubam à quelques mètres du rucher ; alors, péniblement je me relève et la cherche comme une aiguille dans un char de foin, rien, impossible de la retrouver ; j'y retourne le lendemain avec le même résultat. Le plus vexant était que c'était une belle jeune reine de l'année qui laissait de magnifiques plaques de couvain operculé.

J'ai bien cherché à me procurer une autre reine, *mais* d'un autre côté j'avais peur d'importer avec elle toutes ces diables de maladies. Puis le temps a passé et je me décidai de réunir cette colonie à ma plus faible ruchée au printemps.

Vous voyez donc mon étonnement quand aujourd'hui je trouve des larves de couvain sur le plateau de cette ruche. Il me tarde de pouvoir la visiter pour savoir si c'est du couvain normal, ou si c'est du couvain d'abeilles pondeuses ; en tous cas, je vous tiendrai au courant de mes découvertes.

Donc, le nouvel outil pour mon rucher sera un verre...

Ayez toujours un verre (vide) à votre disposition au rucher... et... s'il vous arrive chose semblable, vite vous renversez le verre sur la reine ; là vous la voyez, vous ne la blessez pas, puis vous pouvez tranquillement tirer vos plans ultérieurs les plus avantageux sans crainte que votre trésor ne s'envole.

C. A.

MON RUCHER

Monsieur le Rédacteur,

Je vous ai promis en son temps que je vous tiendrais au courant de mes observations comparatives, quant à la question des cadres posés en bâtisses froides ou chaudes. Vous savez, Monsieur le rédacteur que je n'utilise que ma ruche « Progrès », qui a les cadres un peu plus courts et un peu plus hauts que la D. B. et dont la particularité consiste en changement simultané et à volonté de bâtisses froides en bâtisses chaudes et vice versa, du fait d'un emboîtement approprié. J'ai décrit ce système de ruche avec photographie à l'appui, à deux reprises dans le *Bulletin*, je n'y reviendrai donc pas.

On peut donc changer à volonté et simultanément l'orientation des bâtisses. L'année dernière, mon rucher se composait de neuf colonies, j'en ai mis cinq en bâtisses froides et quatre en bâtisses chaudes. Eh bien, je n'ai pas remarqué grande différence au point de vue récolte et pourtant les colonies étaient de même force. On préconise les bâtisses chaudes de beaucoup plus avantageuses, c'est l'idée du jour du moins. Est-on bien sûr de ce que l'on avance, l'expérience

de ces dernières années est-elle concluante ?? Il est permis d'en douter. Comment se fait-il, me demandera-t-on, que vous ne puissiez vous prononcer. Voici : Ce n'est guère que depuis l'année dernière que je me suis mis en quête d'observations sur ce sujet. S'il n'y a pas eu de différence appréciable, cela tient à deux causes à mon point de vue ; que les cadres soient tournés en bâtisses froides ou chaudes, avec le temps pluvieux et froid qu'il a fait au moment précis de la récolte, l'apport est bien le même dans les deux cas. Le temps détestable de l'année 1924 entraînant une faible récolte ne peut servir d'expérience pour établir une comparaison concluante. Ce ne sont que des années abondantes ou au moins moyennes qui pourront servir de bases. Autre cause. La ruche « Progrès » est très chaude. Ses parois doubles sur les quatre faces, du fait du corps d'emboîtement, ne laisse pas de doute et dès lors que les bâtisses soient posées dans un sens ou dans l'autre cela n'a pas grande influence du fait de la chaleur concentrée de la ruche.

Il peut en être tout autrement des ruches confectionnées légèrement et surtout où les parois de côtés sont simples. Je continuerai naturellement mes expériences et verrai par la suite si je puis arriver à des conclusions sûres en ce domaine. Si j'ai vie et santé, je vous tiendrai toujours au courant de mes observations.

Un peu de comptabilité :

J'avais, comme je vous l'ai dit, neuf colonies l'année dernière, trois ont essaimé, six m'ont donné une récolte, soit 104 kilos de miel et une hausse de sections passablement avancée.

Recettes.

J'ai vendu 90 kilos de miel à 5 fr. le kilo =	Fr. 450.—
Deux essaims vendus à 30 fr. chacun	» 60.—
Un troisième essaim a augmenté mon rucher d'une unité	Mémoire
Pour les besoins de la famille, j'ai gardé 14 kilos de miel et la hausse de section non terminée	Mémoire
Trois essaims secondaires que j'ai mis en nucléus	Mémoire Fr. 510.—

Dépenses.

J'ai fait confectionner une dixième ruche	Fr. 54.—
Acheté 80 kilos de sucre pour nourrissement à 75 fr. et 74 fr. les 100 kilos	» 59.60
Feuilles gaufrées	» 24.—
Menu matériel remplacé et complété, ports, affranchissements, etc.	» 25.10 » 162.70
Boni	Fr. 347.30

Voilà le résultat *actif* d'un travail de tout un été. Les postes portés comme *mémoire* doivent aussi entrer en ligne de compte, comme récupération du travail de l'apiculteur et augmentation du bilan inventaire du rucher. Cependant pas n'est besoin d'avoir recours à des tables de logarithmes ou d'équations algébriques à plusieurs inconnus, pour se rendre compte de ce que l'apiculteur peut mettre en poche pour ses peines de toute une saison, surtout lorsqu'elle est mauvaise. Il y a le plaisir, oh, cela, comptons-le à un chiffre index élevé.

Cörti à Bert (jardin à Bert, Cortébert en janvier 1925).

C. Gautier.

LE RAYON D'ACTION D'UN RUCHER DE MONTAGNE

Notes d'août 1923 et juillet 1924.

Quoique certaines expériences fixent à peu près les distances que parcourent les abeilles, la discussion reste ouverte à ce sujet, puisque ces distances sont très variées suivant les pays.

Permettez-moi de vous donner quelques-unes de mes observations en haute montagne, sujet que j'ai étudié avec beaucoup de soin.

En plaine cette opération, vu le grand nombre de ruchers, nécessiterait une coloration de l'insecte au talc, mais à la montagne, des abeilles croisées Italiennes suffisent à merveille à l'expérience. Placé au milieu d'une vallée, où il n'existe qu'un seul rucher il m'a été possible de déterminer une distance.

Alt. 1448. — Entre les Mosses et la Lécherette il existe une zone neutre où l'on ne voit pas d'abeilles, et dans d'autres vallées alpestres de certaines régions ces zones nombreuses, d'une étendue souvent de plusieurs kilomètres carrés représentent une perte pour notre économie nationale, étant hors du rayon parcouru par les abeilles des ruchers pastoraux ; des quintaux de nectar dans les bonnes années retournent à la terre. La nature toujours soucieuse de ses intérêts, y plaça des hyménoptères afin d'assurer la fécondation des fleurs.

Ces zones nous démontrent qu'il y a une limite à la distance parcourue par les abeilles.

A mon humble avis, la récolte règle cette distance suivant les besoins, elles s'éloignent progressivement avec la floraison des différentes altitudes, pour finir souvent à une démarcation bien définie qui permet d'évaluer la distance, l'abeille arrivant du rucher, se pose

au milieu de la prairie et retourne en arrière en butinant vers le rucher.

Nos vallées resserrées, notre système naturel de vallons et combes faussent souvent les interprétations relatives à ces évaluations. Les distances franchies à pied ne peuvent être comparées à celle que franchit l'insecte à vol d'oiseau d'un vallon à l'autre, il y a souvent, en ligne droite, à peine mille mètres.

On trouve sur nos plus hauts passages des Alpes des abeilles butinant, Col St-Téodule 3200 m., ce qui fait croire à une distance considérable parcourue, d'un rucher situé à 1700 mètres au pied d'un de ces belvédères géants, l'abeille s'élève sans charge, avec facilité, et effectue le retour par une longue spirale en descente qui ne représente souvent à vol d'oiseau que quelques centaines de mètres.

En 1922, un apiculteur en séjour à 1448 m. fit d'intéressantes remarques sur le Dorchaux à 2010 m., riche en fleurs, au pied duquel se trouvait mon rucher, les abeilles revenaient avec une régularité frappante, la distance qui paraissait considérable n'était que de 800 mètres avec 562 mètres de différence de niveau.

L'an dernier, en compagnie de mon frère, au milieu de juillet, profitant de ce que les fleurs devenaient rares au bas de la vallée, j'ai renouvelé une expérience, sans une forte élévation, en longueur. Nous sommes remontés le cours de la Grande-Eau, jusqu'au « Creux de Champs » il y avait des cytises jaunes en fleurs au bas de la forêt avec des abeilles visitant les fleurs, sous le rocher plus haut plus trace d'abeilles ni à gauche ni à droite du vallon. Malgré une flore abondante ; du dernier rucher des Diablerets, j'ai évalué cette distance à 1600 mètres.

Août 1923. — Les abeilles du village de Corbeyrier, me permirent de faire une intéressante observation à ce sujet. Elles partent de l'altitude de 929 m., passent une échancrure de la montagne, au pied de Tompey, arrivent en s'égrenant jusqu'au « Grand Ayerne », à 1441 m. ; là, se trouve le point culminant de leur voyage. Au « Petit Ayerne », 1638 m. je ne trouvai que des bourdons velus et des chalcodomes, insectes que l'on trouve à la limite des neiges éternelles les plus reculées.

De ces différentes observations, en contradiction avec certaines théories, allant jusqu'à 5000 mètres, distances exagérées, je crois que 1600 mètres de distance réelle, un peu plus faible suivant la situation du rucher, doivent être considérées comme les plus lointaines courses effectuées par nos abeilles.

Louis Roussy.

LETTRE OUVERTE AU PRÉSIDENT DE LA ROMANDE

New-York, 18 décembre 1924.

Monsieur Mayor, Novalles.

Cher Monsieur et ami compagnon de voyage,

Depuis ma lettre du 7 octobre de Buffalo, je pensais rentrer au plus tôt, mais j'ai compté sans les hospitaliers américains. Dans les environs de Buffalo j'ai vu plusieurs apiculteurs possédant de 500 à 800 ruches. Leur récolte principale est sur l'alsike clover (*trifolium hybridum*) et le sweet clover (*Melilot alba*), ce dernier pousse un peu partout, dans les terrains abandonnés ou sur les remblais des chemins de fer. Il y a aussi le sarrazin (*fagopyrum esculentum*) qui donne un miel ambré et que les Américains n'aiment pas beaucoup. Ils trouvent à le vendre aux Juifs à New-York (il y en a plus d'un million ici). D'ailleurs le *hubam* n'est autre que le sweet clover, avec cette différence qu'on doit semer ce dernier à nouveau chaque année. Il fut fortuitement découvert par le prof. Hughes, à Iowa dans l'Alabama. Le nom est donc Hu - et - bam - d'Alabama, m'a expliqué le Dr Phillips. Wahl et ses deux fils ont environ 500 ruches répandues dans les campagnes et ils rapportent les hausses remplies à la maison. J'ai assisté à une extraction. C'est un extracteur Root à huit cadres reversibles et mus à l'électricité. Ils n'ont eu *que 16,000 kilos* de miel cette année. C'est même pendant les mauvaises années le pays d'abondance.

Le Dr Phillips m'a invité à aller le voir dans son nouveau poste à Ithaca. C'est un pays qui rappelle beaucoup la Suisse par ses lacs, ses cascades, ses forêts. Le pays le plus charmant que j'aie rencontré, sans parler des gens. M^{me} Phillips, le Docteur, les trois fils, 12 à 17 ans, puis le prof. Wilson et sa charmante dame, une méridionale américaine ; nous avons tout de suite sympathisé. Il y a cinq lacs qu'on appelle les « fixe finger lakes », lacs des cinq doigts. Il doit y avoir beaucoup de Suisses ou au moins les fondateurs des charmantes villes de Genève à l'autre bout du lac Cayouga où se trouve Ithaca, et entre les lacs se trouve Interlaken, etc.

La faculté de Cornell (Cornell University) surplombe le lac sur un vaste plateau d'une quinzaine de kilomètres de longueur sur plusieurs kilomètres de largeur, tout appartenant au « Campus » comme ils appellent l'ensemble des terrains et bâtiments de la faculté. Les bâtiments sont parsemés un peu partout. Il y en a pour chaque branche : loi, médecine, pharmacopée, vétérinaire, arts, entomologie, horticul-

ture, sylviculture, agriculture. J'ai pris quelques vues que vous pouvez utiliser, si cela vous plaît. Dr Phillips devant Roberts Hall. Ces bâtiments qu'on appelle Hall, ont reçu le nom du donateur. Ils ne sont pas chiches ces donateurs. Ainsi l'un d'eux a laissé 500,000 dollars pour faire un grand laboratoire. Mrs Bakers sa veuve a trouvé que cette somme ne pouvait pas faire quelque chose de respectable et elle a remis encore un million de dollars.

On m'a fait l'honneur de m'inviter à faire une « lecture » ou causerie sur l'apiculture et la vie en Palestine, dans ce grand bâtiment.

Le Dr Phillips fait des cours d'apiculture à une quarantaine d'élèves, cours supérieur, pendant lequel il parle sur la même question pendant une heure : température de la ruche, hivernage, préparation à la récolte. Les élèves prennent des notes. Il y avait même trois Chinois. J'ai également fait une explication sur les abeilles du sud-méditerranéen. J'y suis allé sur invitation de Washington. Le Dr Phillips m'ayant gardé quatre jours — il voulait me garder huit. Là c'est une autre affaire, toutes ces doctes personnes s'occupent d'une spécialité. M. Hambleton, le chef, s'adonne à la température intérieure de la ruche ; le Dr Sturtevant étudie les maladies, il fait des expériences sur l'efficacité de la solution du Dr Hutzelman. Les avis sont très partagés. Les uns prétendent que les rayons ayant contenu le *bacillus larvae* sont absolument guéris après avoir été trempés pendant 48 heures dans la solution de 80 % alcool, 20 % formaline. D'autres disent qu'il y a des rechutes. La question fut longuement discutée à Toronto du 2 au 4 décembre où j'ai assisté.

(A suivre.)

Ph.-J. Bahlensperg.

RÉPONSES A LA QUESTION N° 1

La forme du cadre dépend beaucoup du pays que l'on habite et du genre de miel qu'on veut produire. Par exemple, pour le miel à extraire, le cadre Voirnot vaut mieux que le D.-B. mais si l'on veut du miel en sections le D.-B. est préférable. Quant à la question de moisissure, il est certain que le D.-B. y est plus sujet que le Voirnot. En Allemagne où l'apiculture est depuis longtemps très avancée, on veut que les abeilles aient leurs provisions au-dessus de leur groupe et non en arrière ; c'est-à-dire qu'elles doivent occuper toute la largeur du cadre et consommer ainsi en montant.

Ce système est certainement le plus rationnel et la moisissure n'y existe pas. Mais on a des abeilles pour avoir du miel et le plus possible, et le résultat de mes expériences est que les grands cadres sont plus avantageux. J'ai commencé à l'âge de quinze ans par des ruches de paille dans un endroit où mon père ne parvenait pas à obtenir un capot, j'eus alors l'occasion d'acheter 15 ruches et j'appris que pour

avoir du miel il faut avoir de fortes populations. Alors, sans aide et sans aucun ouvrage apicole, je me suis mis à démonter la moitié de mes ruches, c'est-à-dire que renversant 2 ruches j'en démolissais une et je brossais les abeilles dans l'autre et par ignorance sans m'occuper de la reine. Il m'est resté ainsi 8 colonies et après la récolte j'ai pu enlever 8 beaux capots dans un endroit où on n'obtenait rien avec la méthode ordinaire. C'était pour moi la clef trouvée. Ensuite est venu le pasteur de Ribeaucourt pour donner des cours d'apiculture dans le canton de Genève; il introduisit un système de ruches à réglettes et à superposition.

Après cela a paru la ruche mobile vaudoise qui me mit en relation avec son fabricant d'heureuse mémoire car nous avons travaillé ensemble à bien des perfectionnements en apiculture. Il me vint encore l'occasion d'acheter un rucher Berlepsch de 17 colonies, comme fabrication c'était la perfection même. Non content d'avoir déjà essayé tous ces systèmes, je cherchais encore mieux et voilà que parut l'ouvrage de Layens que je me procurai. Je me fis donc encore cette ruche et le résultat fut que cette seule ruche me produisit autant de miel que toutes les autres. Il ne m'en fallut pas davantage pour renoncer à tous les autres systèmes. Je me mis alors à fabriquer cette ruche avec tout l'entrain possible. Lorsque j'eus une quarantaine de ces ruches habitées, je reçus la visite d'un charmant homme chassé de Paris par la Révolution de 1871, il vint me voir souvent au point que nous avons fini par nous accorder à monter un rucher aux Allevais sur Trélex. Je ne me souviens pas comment il entra en relation avec M. Dadant, le fait est qu'il préféra adopter celle-là que la Layens et voilà comment a débuté l'apiculture mobiliste dans la Suisse romande.

Le lecteur comprendra que je parle ici de M. Bertrand, l'homme si aimable que tous les apiculteurs honorent. Par la suite j'adoptais aussi la ruche Dadant, mais je n'ai pas tardé à trouver le cadre trop long; je fis donc une ruche en raccourcissant le cadre de 3 centimètres et en le rehaussant d'autant et c'est celle que me donne les meilleurs résultats.

Je fis part à M. Bertrand des bons résultats que j'avais obtenus avec cette ruche; il trouva le rayon plein de miel trop lourd et il préconisa alors le cadre D.-B. et il fut adopté partout d'une manière générale. Pour moi c'est dommage de n'avoir pas adopté le cadre de 43×30 car j'ai pu me convaincre qu'il donne de meilleurs résultats que le D.-B., mais une fois qu'un système est adopté comme celui-là l'est à présent, on ne peut guère changer sans qu'il en résulte des difficultés, j'en sais quelque chose avec les 4 systèmes que je possède. Quant au poids des rayons, je comprends que les apiculteurs qui n'ont pas l'habitude des gros travaux trouvent le poids de 7 kilos trop lourd, mais je le regrette pour eux-mêmes. En tous cas après tous ces essais, il résulte pour moi que la forme cubique est la meilleure pour les abeilles, il ne faut donc pas trop s'en écarter, élargir le groupe d'abeilles au détriment de sa hauteur est nuisible. La reine pond en spirales, chaque fois qu'elle est obligée de changer sa direction pour avoir atteint un bord, il y a perte de temps pour elle. On ne peut pas impunément violer les lois de la nature.

Un fait encore peut contribuer à la moisissure, c'est le manque d'échappement de la vapeur que produit le groupe d'abeilles. Pour éviter cet inconvénient il faut avoir un bon coussin en balle d'avoine fait avec de la toile claire et supprimer pour l'hiver la natte imperméable qu'on met sur les cadres (une natte en paille est ce qu'il y a de mieux). Le couvert de la ruche doit être en tôle simple de manière

que le soleil chauffe l'intérieur et sèche l'humidité du coussin, ne pas manquer non plus de faire à chaque bout du couvert un trou de 4 à 5 centimètres pour l'aération.

L'auteur de la question n° 1 pourra tirer de ces faits la conclusion qu'il jugera à propos.

Louis-S. Fusay.

* * *

Pour prévenir la moisissure à l'arrière des rayons, durant l'hivernage, toutes mes ruches ont une ouverture derrière, à ras le plateau, fermée par du treillis, lequel est retenu par deux pointes et peut facilement s'enlever au printemps pour le nettoyage du plateau; une bande de fer-blanc, retenue par les mêmes pointes, permet de régler l'aération à volonté, suivant les saisons et la température; par ce moyen je n'ai jamais de rayons moisies à l'arrière et je n'ai pas remarqué que cela puisse nuire au groupe d'abeilles durant l'hivernage.

Par l'hiver doux dont nous jouissons, le *Bulletin* annonce que beaucoup d'apiculteurs trouvent que leurs abeilles font de trop nombreuses sorties, ce qui occasionne une forte consommation de provisions; pour ma part je ne puis m'en plaindre, elles ont fait chez moi trois bonnes sorties les 3 et 31 janvier et 11 février, employées surtout au déblaiement des mortes; à part cela quelques petites sorties sans importance (altitude 700 mètres).

Louis Dutoit-Mottaz, apiculteur.

* * *

Depuis 1892 nous opérons sur 4 dimensions de cadres différentes, savoir :

16 colonies sur 10 cadres 25H + 33L
20 colonies sur 10 cadres 28H + 38L
120 colonies sur 10 cadres 33H + 33L
12 D.-B. à 12 cadres 27H + 42L

Voici ce que nous avons remarqué sur chaque dimension de cadre :

1° Pas de moisissure sur les 25 + 33.

2° Dans certains cas seulement très peu aux Voirnot 33 + 33.

3° Un peu plus aux 28 — 38.

4° Toujours et beaucoup aux D.-B.

Ce fait s'explique, pour nous, par la forme du volume de la ruche par rapport au groupe hibernant.

Ainsi, pour exemple, prenons un groupe hibernant type de 25 cent. de diamètre. Dans les D.-B. à 12 cadres nous aurons un vide en arrière et par côté de 17 cent. Dans les 28 — 38, ce vide n'est que de 13 cent. dans les deux sens. Dans les Voirnot 33 il n'est plus que de 8 cent. Dans les 25 — 33, le même groupe occupe deux cadres de plus, le vide qui reste est insignifiant. De ce qui précède, nous pouvons affirmer que la moisissure des rayons pendant l'hivernage est en raison directe du vide qui reste dans la ruche en dehors du groupe hibernant

Tricoire frères.

QUESTION N° 3

Le dictionnaire de la vie pratique signale la fleur du « grand soleil » comme étant nuisible aux abeilles. Elle serait facilement le siège d'un pou qui se communiquerait aux abeilles venant butiner sur cette fleur.

Quelqu'un aurait-il fait des observations précises à ce sujet ? Si oui, prière de les communiquer au *Bulletin*.

QUESTION OU ENQUÊTE

La *Gazette apicole* pose la question : Quels progrès ou inventions désirez-vous voir se réaliser en apiculture ?

Les réponses peuvent être adressées directement à M. Alphantery, à Montfavet (Vaucluse) ou à la rédaction du *Bulletin*.

NOUVELLES DES SECTIONS

Fédération des Sociétés vaudoises d'apiculture.

Pour l'année 1925, le bureau de la Fédération vaudoise s'est constitué comme suit : Président : M. John Piot, Pailly ; caissier : M. Aug. Grandchamp, professeur, Lausanne ; secrétaire : M. O. Raccoursier, instituteur, Chavannes s. Moudon.

Il rappelle en outre que l'inscription pour les conférences dont chaque section a reçu la liste se clôture au 31 mars.

Le Comité.

* * *

Société Genevoise d'Apiculture.

Les membres de la Société Genevoise d'Apiculture sont convoqués pour le lundi 9 mars, à 20 h. 30, au local. Réunion amicale. Il ne sera pas adressé de convocation.

Il est, en outre, instamment rappelé l'Assurance mutuelle contre la loque. Cotisation fr. 0.40 par ruche, à verser au compte de chèques-postaux n° 1-2089, M. E. Baron, chemin de Roches 2.

Le Comité.

* * *

Côte Neuchâteloise.

Le Bureau du comité est constitué comme suit pour 1925 : président : G. Béguin, Combe Borel 10 ; vice-président : A. Chervet, Parcs du Milieu 20 ; secrétaire : A. Clemmer, Cassardes 5, les trois à Neuchâtel. Caissier-gérant : Bertrand Perrenoud, instituteur, Coffrane.

* * *

Les assemblées seront convoquées par le *Bulletin* au lieu des cartes personnelles employées ces dernières années. Prière à nos membres de consulter régulièrement leur journal et d'assister aux séances, dans leur intérêt et pour encourager le comité auquel ils ont confié les destinées de notre société.

Pour 1925, les assemblées ont été fixées au lundi de Pâques 13 avril, au rucher, à Neuchâtel ; aux dimanches 7 juin, 5 juillet, 9 août, 6 septembre.

Le numéro du *Bulletin* qui paraîtra avant chaque assemblée indiquera l'ordre du jour et le lieu de la réunion.

Le Comité.

TRUCS ET RECETTES DIVERSES

II. — *Une couverture chaude pour nid à couvain.* — On ne vouera jamais trop d'attention aux ruchées durant les mois de février, mars et avril, moment où la reine, sous notre climat, reprend son activité

progressive. Personne n'ignore, en effet, que l'élevage réclame la douce chaleur d'une couveuse artificielle, alors qu'à l'extérieur les giboulées et les Saints de Glace font descendre le thermomètre souvent bien au-dessous de zéro, ou que ces journées ensoleillées, si bienvenues pour nos avettes, alternent brusquement à des nuits non moins radieuses, mais combien fraîches !

Si donc les opérations d'arrière-saison ont été négligées, il est de toute nécessité, au réveil des colonies, de compléter leur équipement. Tendre à obtenir, pour ce moment critique, des ruches à grand pouvoir isolant thermique doit être le souci de tout apiculteur... réfléchi. Et pour y arriver rapetissons latéralement la chambre à couvain, garnissons l'espace laissé libre derrière les partitions, faisons usage d'un matelas-châssis suffisamment épais et bien garni, au besoin mettons-en même deux. Enfin que la natte couvre-cadres plaque parfaitement sur la tranche des parois, afin que cet air chaud — obtenu au prix de tant de peines — si volatil absolument indispensable aux insectes comme aux larves et au ramollissement du miel cristallisé, soit retenu et produise son plein effet.

A cet égard, il est bon de mentionner spécialement le papier, au pouvoir conductible très faible. Article courant à notre époque, même abondant dans beaucoup de ménages, il est susceptible de rendre le meilleur service à l'apiculteur qui ne sait que faire, bien souvent, de sa maculature.

Voici, pour ce qui nous concerne, l'ultime destination de nos quotidiens d'abonnement : après avoir pris dans un bon papier d'emballage deux rectangles mesurant respectivement 48 cm. sur 51 cm. (D.-B.), nous disposons entre ces deux couvertures un lit aussi uniforme que possible de papier de journaux. Une couture de bordage, faite chez le cordonnier du coin, maintient les pièces entre elles. Cette espèce de plaque, de l'épaisseur d'un cahier d'écolier, est simplement posée, dès le courant de février entre les planchettes et le coussin-châssis. De peu de volume, elle peut y rester à demeure, même avec la hausse en place, ou être remise sans causer d'encombrement.

Du 18 février 1925.

A. Porchet.

DONS REÇUS

Bibliothèque : M. H. Pochon, Denezy, 2 fr. L. Roussy, Aigle, 1 brochure, anonyme, sur la *culture des abeilles*. Arnold Rapin, Corcelles s. Payerne, 2 fr. — Merci bien cordialement et vivent les imitateurs.

Schumacher.

LIVRES A PRIX RÉDUITS

En s'adressant au soussigné, on peut se procurer les ouvrages suivants à prix réduits :

Ed. Bertand : *Conduite du rucher*, à fr. 3.—. C.-P. Dadant : *Le Système Dadant*, à fr. 4.— (cartonné). Langstroth et Dadant : *L'abeille et la ruche* (cartonné), à fr. 6.50. Perret-Maisonnette : *Apiculture intensive et élevage des reines*, à fr. 7.50 (très belle reliure), et à fr. 5.— (broché). Ed. Alphandery : *Le livre de l'abeille*, à fr. 2.50 (abondamment illustré). Evrard : *Le mystère de l'abeille*, à fr. 2.70. Maeterlinck : *La*

vie des abeilles, à fr. 2.70. Cowan : *La cire*, à fr. 2.— ; du même auteur : *Le guide de l'apic. anglais*, à fr. 2.—. Hommel : *Apiculture*, à fr. 4.— ; du même : *Apiculture par les méthodes simples*, à fr. 4.50. Layens et Bonnier : *Cours complet*, à fr. 4.30. A. Caillas : *L'abeille, sa vie, ses mœurs*, à fr. 2.— ; du même : *Les trésors d'une goutte de miel*, à fr. 2.—. *La Gazette apicole* : numéro de Noël 1924, à fr. 1.10. Gilliet-Lacroix : *Elevage des reines*, à fr. 3.—. Halleux : *L'apiculteur belge*, à fr. 5.—. Lassueur, Aug. : *La reine et la ruche, élevage et sélection*, à fr. 1.—. Catalogue et règlement de la Bibliothèque, fr. 0.50. Cahiers de comptabilité, fr. 1.—.

Ces prix s'entendent franco, contre versement au compte de chèques II. 1480. Indiquer au dos du chèque le livre demandé, ou alors contre remboursement : plus les frais de remboursement. Ces prix sont réservés aux membres de la Romande domiciliés en Suisse.

Prière de se hâter pour les commandes car notre provision de livres avec subsides est bientôt épuisée.

Schumacher.

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir la nouvelle (la quatrième) édition de l'ouvrage de M. Alin Caillas : *Les trésors d'une goutte de miel*.

Il s'agit bien d'un ouvrage. M. Caillas avait commencé par éditer une simple brochure, à la suite de la conférence qu'il avait donnée sur ce sujet à l'Hôtel des sociétés savantes, à Paris. Et maintenant, c'est un joli volume, bien présenté, clair, précis, rapide mais complet. Il nous donne tout ce que nous pouvons et devons savoir sur le miel, sa composition, son analyse, ses falsifications.

Bien qu'il y ait beaucoup de science et de vraie science dans ce petit volume, il se lit très facilement et avec le plus grand plaisir et l'on a sous la main un vrai dictionnaire sur cette merveille qu'est le miel.

Sans aucune exagération, ni formule vide de sens, nous pouvons dire que chaque apiculteur a le plus grand intérêt à posséder cette œuvre de notre fidèle et savant collaborateur.

Nous rappelons qu'on peut se le procurer en versant la modique somme de fr. 2.— au compte de chèques II. 1480.

Schumacher.

Fabrique de ruches et cadres

A. BOILLAT & FILS

Loveresse (Jura bernois).

— Médaille d'or Berthoud 1924. —

Spécialité de ruches perfectionnées. Ruches **D.-B.** et **D.-T.** avec plateau mobile « **IDÉAL** ». Ruches **PROGRÈS** (syst. Gautier). Ruches **BURKI-JEKER**. Coussins nourrisseurs. « **IDÉAL** ».

Demandez prix courant.